



Discours de réception à l'Académie des lettres du Québec

19 novembre 2015

Serge Patrice Thibodeau

La saveur de la terre

Monsieur le Président de l'Académie
Mesdames les Académiciennes
Messieurs les Académiciens,

Merci de m'accueillir avec amitié et bienveillance à l'Académie des lettres du Québec. Vous me faites cet honneur 25 ans après la parution de mon premier recueil de poésie, *La septième chute*, publié aux Éditions d'Acadie en septembre 1990. Cet anniversaire m'incite à faire le bilan d'un quart de siècle passé en compagnie d'écrivaines et d'écrivains de tous horizons, d'éditeurs, aussi. L'occasion est beaucoup trop belle pour me priver du plaisir de faire le tour de mon propre jardin.

*

Mais auparavant, je m'en voudrais de commencer ce discours sans une pensée pour nos valeurs de liberté, d'égalité et de fraternité. La spirale de violence qui menace le Monde me laisse sans voix ; je préfère m'en remettre à Camus : « La vérité est mystérieuse, fuyante, toujours à conquérir. La liberté est dangereuse, dure à vivre autant qu'exaltante. Nous devons marcher vers ces deux buts, péniblement, mais résolument, certains d'avance de nos défaillances sur un si long chemin ».

*

Le chemin. Notre ami Pierre Ouellet en a parlé dans sa présentation que Danielle Fournier a bien eu la gentillesse de nous transmettre. J'ai décidé de parler de ce chemin mais autrement, non pas à travers mes livres, mais dans ce qu'on appelle le paratexte, dans les marges et dans les racoins d'une histoire qui continue de s'écrire. Pierre Ouellet a dit de moi qu'« on ne sait pas trop où il est né, comme poète, comme écrivain ». Ça tombe bien, car j'avais décidé de me présenter à vous, de vous présenter l'homme et l'écrivain que je suis, à coups de *biographèmes*, et de vous conduire le long de quelques sentiers inconnus et au cœur de lieux cachés qui seront comme une incursion dans les coulisses de mon auto-mytho-graphie.

*

J'étais de passage chez mon père en décembre dernier, à Rivière-Verte, et avec sa permission, j'ai récupéré une bonne partie des archives familiales, à commencer par les vieilles photos. L'une d'elle m'a particulièrement interpellé : je pose d'un air timide, assis sur mon tout premier vélo, un pied à terre et les deux mains solidement agrippées aux guidons. C'était sûrement un beau dimanche d'été à en juger par mes culottes courtes noires, ma chemise blanche empesée, avec un pli irréprochable sur la manche. Mes souliers brillaient au soleil ; je souriais à moitié. C'est l'une des rares photos où je pose sans effort, sans contrainte. J'ai le regard incliné de celui qui ose affronter le soleil. Derrière moi, la balançoire, qu'on appelle chez nous une glancine, et à l'arrière-plan, les bâtiments décrépits de la ferme de mon grand-père paternel, la grange d'en Haut, la shoppe à bois à moitié écroulée et la porte du jardin potager, une grande enseigne publicitaire de cigarettes *Sportsman* en tôle poquée et rouillée. Je croyais que ma famille était riche, parce que nous ne manquions jamais de rien, et parce que c'était ce que disaient de nous les pauvres. J'apprendrai beaucoup plus tard que mon grand-père avait été dépassé par la mécanisation de l'agriculture, qu'avec ses dettes et sans soutien des gouvernements, nos terres d'une étendue considérable ne suffisaient uniquement qu'à nos besoins immédiats, sans plus. Avec la mort prématurée de mon grand-père, c'était la fin de ce qu'on appelait, dans les journaux de l'époque, les *fermiers progressifs*.

*

J'aimais nous croire différents ; mon ancêtre Pierre Thibodeau était arrivé en Acadie en 1654 dans des circonstances nébuleuses. En peu de temps, il était l'un des trois chefs de famille les plus riches à Port-Royal. Il possédait 19 terres, 30 têtes de bétail, 25 moutons et 12 cochons. On sait qu'il a eu des démêlés avec la justice pour avoir vendu de l'eau-de-vie aux Mi'kmaq, et qu'en 1685 le gouverneur Meneval le considérait comme étant « une des plus meschantes bestes du pays ». Pierre Thibodeau, meunier de la Prée Ronde, sieur de Chipoudie, est mort en 1704, un demi-siècle après avoir quitté Marans, dans l'Aunis, au Poitou. N'était-il pas considéré comme un noble, bien que paysan et propriétaire terrien ? Et son arrière-petit-fils Firmin n'était-il pas considéré, dès le début du 18^e siècle, comme étant le seigneur de toute la région du Madawaska ?

*

Nous ne savions même pas à cette époque que nous étions les rejetons de Jean-Baptiste Thibodeau, petit-fils de Pierre, père de Tante Blanche, un homme pourvu d'une intuition et d'une certaine forme aigüe d'instinct de survie qui nous avaient mis à l'abri de la Déportation de 1755. Jean-Baptiste, ou Cramatte, selon le sobriquet par lequel il était connu, avait décidé de quitter la Rivière aux Canards, à Grand-Pré, en 1749, comme des centaines d'autres familles acadiennes, parce que la militarisation

grandissante en Nouvelle-Écosse et la fondation de Halifax n'auguraient rien de bon pour les Acadiens. On peut croire, et aimer croire, supposer, écrire et inventer que Jean-Baptiste est parti parce qu'il refusait de prêter le serment d'allégeance au roi George le Second, que voulait imposer à nouveau le jeune et zélé gouverneur Edward Cornwallis.

*

Jean-Baptiste Thibodeau s'était réfugié, avec femme et enfants, à la Rivière Saint-Jean, au NB, puis à Kamouraska, pendant toute la durée de la guerre de Sept Ans, alors que ses frères et sœurs et ses beaux-parents seraient tous déportés, qui en Virginie, qui au Massachusetts, qui au Maryland, pour mourir quelques années plus tard à St-Ours ou à Bécancour, au Québec ; à Penryn, en Angleterre ; à Belle-Isle-en-Mer, sur les côtes bretonnes ; et même à Port-au-Prince, à Saint-Domingue. La famille Thibodeau était décimée.

*

Je me permets de relever le contraste et le raccourci : grâce à Jean-Baptiste et à sa progéniture, établie au Madawaska depuis 1792, grâce à Olivier, Firmin, Louis, Villas, Solyme et Will à Claude Thibodeau, j'ai vécu une enfance bucolique au Madawaska, dans les Appalaches, protégé par les abords et les contours d'une grande ferme traditionnelle, une *habitation*, en osmose avec la terre. Au point où il fallait la *manger*, la terre, comme Reinaldo Arenas dans son autofiction *Avant la nuit*, où il écrit : « La première saveur dont j'ai le souvenir, c'est celle de la terre ».

*

En regardant cette photo de moi à vélo, j'aime croire – c'est comme *aimer inventer* – que je ne souris pas parce que je viens de recevoir en cadeau mon premier vélo. Je me reconnais un air timide qui ne m'a jamais quitté. Mon regard est fusionnel, il s'appuie dans le regard de quelqu'un d'autre. La confiance est là. Roland Barthes écrit dans *La chambre claire. Note sur la photographie* : « c'est cela le *punctum*, le *détail* qui surgit du *studium*, de la mise en scène de la photo ». Ici, mon regard ne s'adresse pas à l'objectif de la caméra, mais bien à l'*operator*, en l'occurrence à la personne qui tient le cube entre ses mains. Ma mère. La magie, la beauté et la liberté d'écrire me permettent de prétendre aujourd'hui que mon regard est le reflet de celui de ma mère, tel que je me permets de l'imaginer, de le percevoir et de l'écrire en toute liberté 50 ans plus tard.

*

La photo me dit autre chose : à cet âge-là, à 5 ou 6 ans, je savais déjà lire et écrire depuis deux ans, ma grande sœur s'étant amusée à me faire l'école à la maison. Je me souviens d'une scène de genre, comme au cinéma, où j'étais assis sur la banquette arrière de la coccinelle que mon père conduisait. Ma mère à ses côtés avait ouvert tout grand les pages de l'*Écho Vedettes* qu'elle se procurait en ville tous les samedi. Sans aucune hésitation, d'une voix claire et avec une diction irréprochable, j'ai lancé un mot dans les airs : *les Excentriques*. J'ai vu les visages de mes parents se tourner vers moi, d'un geste parfaitement synchronisé : la consternation et surtout l'inquiétude se lisaient dans leurs yeux. Puis ils se sont regardés rapidement, sans dire un mot. J'ai compris qu'ils avaient compris que je serais toujours pour eux une source d'inquiétude.

*

Ma grande sœur s'est ensuite appliquée à me faire lire de vrais livres. Avec la complicité mesurée des autorités scolaires, je pouvais devancer mes camarades sans risquer pour autant de mourir d'ennui en classe. Mes professeurs me mettaient à contribution ; je donnais et corrigeais les dictées ; je servais aussi de mentor auprès des élèves qui en avaient besoin. J'avais 11 ans quand une religieuse espagnole m'a appris les secrets de la phonétique ; à 13 ans je pouvais faire la différence entre une métonymie et une ellipse, une hyperbole et une métaphore.

*

Si les livres et les rêves de voyage se sont imbriqués les uns avec les autres pendant mon enfance, je ne retiens de mon adolescence que le choc de ma découverte de la poésie de St-Denys Garneau et celle de Pierre de Ronsard, des chansons de Moustaki et de Gilles Vigneault. C'est qu'un ouragan allait passer par là, et je deviendrais taciturne, malheureux et distant. Le seul désir que je nourrissais en secret était de quitter la maison familiale, de partir le plus loin possible. J'ai eu l'audace de présenter ma candidature au programme de Jeunesse Canada Monde, mes parents ayant signé le formulaire les yeux fermés. C'est de cette façon qu'à peine âgé de 17 ans, un an avant d'avoir terminé mon secondaire, je partais pour la Côte d'Ivoire, où je verrais la mer pour la première fois de ma vie, tout Acadien que je fusse. Mon père m'avait laissé partir à la condition que je poursuive mes études à mon retour. Il m'avait fait confiance, j'en avais pris acte. J'ai tenu ma promesse.

*

Une surprise m'attendait à mon retour d'Afrique. Je n'aurais pas à terminer mon secondaire ; le ministère de l'Éducation du NB, pour ne pas dire le premier ministre Richard Hatfield lui-même, estimait que huit mois avec Jeunesse Canada Monde valaient bien une douzième année sur les bancs d'école. Outre mes nombreux cours en sciences humaines, je retiens de mon bref passage à Edmundston les rencontres avec la poésie d'Apollinaire, de Blaise Cendrars, de Saint-John Perse, mais surtout celle

d'Aimé Césaire dont le *Cahier d'un retour au pays natal* allait bouleverser mes années de jeune adulte, et me conduire aux portes des études littéraires et de l'écriture elle-même.

*

Université Laval, janvier 1979. J'avais 20 ans et la tentation était trop belle de vivre à Québec pour ne pas m'y installer en plein hiver ; je me suis inscrit au baccalauréat spécialisé en littérature québécoise. Québec n'est qu'à trois heures de route de Rivière-Verte ; ça ne m'éloignait pas trop de mes parents. J'y ai développé un *modus vivendi*, un *modèle de vie* qui me permettrait à la fois de gagner ma vie, de voyager et d'écrire des livres, un modèle que j'ai appliqué pendant les 20 ans qui ont suivi, parfois de mon propre gré, parfois sous la contrainte.

*

À Laval, la poésie de Louis Fréchette, de St-Denys Garneau et d'Alain Grandbois voisinait avec les cours sur le formalisme russe, la psychomécanique du langage, la grammaire générative et Ionesco. C'est à Québec que j'ai vu *Les fées ont soif* de Denise Boucher, au Palais Montcalm, après avoir traversé la place d'Youville entre deux cordons de policiers, parce que ce soir-là des centaines de Témoins de Jéhovah et d'intégristes catholiques manifestaient pour empêcher la représentation de la pièce. Je fréquentais le jeune Théâtre de la Bordée, où j'ai découvert l'univers de Bertolt Brecht, sur la rue Saint-Jean, à Québec.

*

J'aimais Québec, alors je me suis débrouillé pour y passer l'été. Comme le dirait si bien notre ami Patrice Desbiens, *Tant qu'à être pogné pour parler anglais, faut bien que ça serve à quelque chose*. Je n'ai donc pas eu de peine à me trouver un boulot de serveur dans un restaurant douteux situé juste en face du Château Frontenac. C'est comme ça que j'ai lu Marcel Proust, dans un trois-et-demi de la rue Saint-Flavien, dans le Vieux-Québec, près du café Chez Temporel, et d'où je pouvais entendre les sirènes des bateaux, comme je l'évoque dans mon recueil *Le passage des glaces*. J'avais trois mois pour lire l'intégrale d'*À la recherche du temps perdu*. J'ai trouvé une stratégie en m'inscrivant seulement à quatre cours au lieu de cinq, et pour alléger encore davantage ma charge de lectures, j'ai suivi un cours de langue espagnole qui n'avait rien de contraignant. J'ai obtenu la note parfaite.

*

Proust avait beau passer d'une table à l'autre, j'étais étudiant, je devais manger aussi, et j'avais des ennuis financiers. J'ai quitté l'université pour travailler au même

restaurant douteux, en face du Château Frontenac, pendant le Carnaval de Québec, au moment où la Vieille Ville ne déroutait pas, et comme ça jusqu'à la fin de l'été. J'ai appris à compter. Il le fallait. L'idée était de quitter le continent au début de septembre, et de passer un an en Europe.

*

J'ai quitté Québec pour errer en Europe pendant plusieurs semaines. J'ai ensuite travaillé pendant sept mois dans un kibboutz en Israël. Mon kibboutz était situé tout près de Petah Tiqva ; j'imagine que cette ville a fusionné depuis avec Tel Aviv. Je m'y rendais pour me divertir le soir ou pour bouquiner. J'ai trouvé les traductions françaises des romans de Kafka et de Dostoïevski, et les premières éditions des livres de Jean Genet, de Marguerite Yourcenar, de Louis-Ferdinand Céline et d'Albertine Sarrafin. Ce train de vie me permettait de découvrir les racoins de ce qu'on appelait autrefois la Terre Sainte, où j'allais passer beaucoup de temps à explorer jusqu'aux ourlets de la Vieille Ville de Jérusalem. C'était en 1981 et j'avais 22 ans.

*

C'est au retour de ce long séjour à l'étranger que j'ai commencé à écrire et à rassembler les poèmes qui figurent dans la première partie de *La septième chute*. J'étais fauché et il fallait que je reprenne le service si je voulais être autonome. J'ai passé quelques mois à travailler dans un restaurant plutôt marginal à Fredericton, pour pouvoir me payer un voyage derrière le Rideau de Fer ; j'avais 25 ans quand j'ai erré à Varsovie, Prague et Budapest, en plein hiver. Au retour, j'ai décidé que je voulais vivre et travailler en français, alors je suis parti pour Montréal, que je m'entêterai à nommer un pied-à-terre pendant 19 ans.

*

Au tournant des années 1990 j'ai travaillé dans un grand restaurant français à Montréal et je vivais des situations où parfois la réalité dépassait de loin la fiction. J'étais chef de rang et je devais diriger le ballet des commis de suite et des garçons débarrasseurs tout en respectant le protocole que la Ville de Montréal me chargeait d'appliquer à la lettre, lors d'un repas avec le conseil municipal de la Ville d'Hiroshima. J'ai appris à faire l'inventaire des caves à vin avant d'apprendre à faire l'inventaire des stocks de livres, et je me suis amusé à décrire aux clients les particularités du bœuf à la ficelle, du point de vue tantôt de l'anthropologue, tantôt du sémioticien.

*

Parallèlement à mon travail de chef de rang et d'assistant-maitre d'hôtel dans un édifice qui avait déjà abrité l'Hôtel Richelieu – Sarah Bernhardt s'y était arrêtée –,

l'Institut médicolégal de Montréal et les bureaux du *Devoir*, rue Saint-Vincent, j'étais aussi chercheur et rédacteur pour l'émission *Musique en fête* à Radio-Canada, tout en étudiant l'allemand pendant deux ans à l'Institut-Göethe.

*

Mais j'avais besoin de bouger, et j'avais les moyens financiers de partir pour quatre mois sur les traces des poètes soufis, du Pakistan jusqu'à la Turquie en passant par l'Iran, avec le Népal en guise de prologue et la Grèce comme épilogue. C'est là que j'ai écrit *Le quatuor de l'errance*. Ensuite Émile Nelligan allait faire de moi un archéologue au Moyen-Orient où j'écrirais *La traversée du désert*.

*

Je préparais un voyage en Algérie depuis deux ans quand soudain j'ai eu l'argent pour partir, la bourse du prix Émile-Nelligan arrivant comme un cadeau du ciel. Seulement, l'Algérie en proie aux massacres ne laissait plus entrer les étrangers sur son territoire, si bien que j'avais dû renoncer à me rendre à Tamanrasset, à l'ermitage du père Charles de Foucault. J'étais dans une drôle de situation : j'avais de l'argent, mais je ne savais pas où aller tellement j'avais été pris au dépourvu, sans aucun plan B.

*

À l'UQAM, comme étudiant libre, j'avais suivi un cours consacré aux évangiles synoptiques, puis un autre consacré aux mythologies de la Mésopotamie et de l'Égypte. Au début d'un cours sur les sépultures au pays d'Akkad, le professeur Gérard Rochais nous a fait une annonce qui allait avoir un impact majeur sur tout le reste de mon cheminement de voyageur écrivain. Sa collègue la professeure Michèle Daviau, de l'Université Wilfrid-Laurier à Kitchener-Waterloo, était à la recherche de volontaires pour participer à des fouilles archéologiques en Jordanie, et ça coûtait tant. J'ai présenté mon dossier et Dr Daviau m'a rapidement accepté, d'abord parce que j'étais un voyageur endurci, ensuite parce que j'étais un littéraire, et qu'à ce titre, je savais comment déchiffrer les signes, comment interpréter les signes. Non seulement j'étudiais l'arabe au Centre d'études arabes pour le développement, à Montréal, mais mes connaissances de l'islam lui seraient utiles. La poésie m'a conduit à l'archéologie. Après avoir parcouru des milliers de kilomètres au ras du sol, à l'horizontal, d'un point A à un point Z, équipé de mes truelles de marque Marshalltown, j'allais maintenant voyager à la verticale en lisant les strates du temps. Ce contact dramatique avec le Temps transformerait complètement ma *perception* du Monde.

*

J'ai dégagé les restes d'une demeure datant des années de transition entre Byzance et la dynastie des Omeyyades, soit dans les années 600 à 700 de notre Ère. Au cours des trois saisons de fouilles à Tell Jawa, au seuil du désert d'Iraq, j'étais inscrit à la maîtrise en études littéraires à l'UQAM. J'avais une réelle envie de reprendre les études littéraires, mais en réalité ma motivation était double. Avec une maîtrise en poche, je comptais obtenir l'autorisation du ministère des Antiquités de Jordanie de codiriger un projet de fouilles sur le site d'une église byzantine, dont nous avons documenté les ruines, ma collègue et moi. La conjoncture défavorable a fait qu'il n'y avait plus de financement possible pour les projets de fouilles à l'étranger. Nos plans s'écroulaient. J'étais suffisamment démotivé, et démoralisé, pour quitter l'université après avoir terminé ma scolarité de maîtrise. Un autre ouragan a passé ; la première étape du processus de résilience était la fuite. Je suis donc parti dans une direction nouvelle, cette fois, vers le sud, au Mexique, en plein mois d'août.

*

Grâce à Marcel Proust, j'avais étudié l'espagnol et l'espagnol, au Mexique, c'est très pratique. Mon intérêt pour l'archéologie et ma curiosité envers les civilisations précolombiennes, autant que mon besoin de repos, m'ont amené à faire de fréquents et de longs séjours au Mexique pendant une dizaine d'années, dans ce pays fabuleux où la qualité des sites archéologiques me faisaient penser à la Turquie, tout en m'initiant à une mythologie autre que celles des contrées nordiques et moyen-orientales. C'était l'époque où j'écrivais *Dans la Cité*, *Pacifica*, *Nocturnes*, *Le roseau*. Je commençais à faire mon deuil du Moyen-Orient.

*

Il est vrai que j'ai accumulé des prix littéraires. Ils ont fait de moi un archéologue de terrain en Jordanie et m'ont permis de rôder sous les arches de la Vieille Ville de Jérusalem. Ils m'ont permis de passer Noël à Mari sur l'Euphrate, et le Jour de l'An, à Ougarit, au cours d'un voyage d'un mois en Syrie. Ils m'ont fait parcourir le Mexique de long en large. Ils m'ont conduit en Argentine, en Patagonie et en Terre de Feu, ils m'ont fait découvrir Anticosti et la Basse Côte-Nord du Québec, le Labrador et la côte ouest de Terre-Neuve. Ils ont donné de la poésie et des récits de voyage, des livres nommés *Lieux cachés* et *L'attrait des pôles* ; *Que repose, Seul on est* et *Sous la banquise*.

*

Mais pour vivre entre les voyages, il m'a souvent fallu parfois ressortir le tablier et l'habit noirs. Pendant mes tournées de conférences, de la Pologne au Brésil en passant par l'Irlande, je correspondais par courriels avec les maîtres d'hôtels des quelques traiteurs pour qui je travaillais à l'occasion à Montréal. Je montais un agenda pendant mes déplacements et j'étais assuré d'avoir du boulot dès mon retour. C'est comme ça

que j'ai eu accès aux endroits les plus incongrus et les plus secrets de la ville de Montréal, à tâtons dans le labyrinthe du Musée des Beaux-Arts ou dans celui du Marché Bonsecours ; à servir du champagne l'avant-midi dans un parking souterrain flambant neuf ; en servant des petits fours à deux pas d'un bronze magnifique de Suzor-Côté, L'essoucheur, dans les bureaux du p.d.g. d'une grande entreprise, au sommet d'un gratte-ciel du centre-ville ; ou encore en préparant des bouchées dans les coulisses du Club Soda ou de la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts, ou dans les salons privés et parfumés chez Holt Renfrew ou Ogilvy ; ou une dégustation de vin à la Maison du Gouverneur, juste au-dessus des cellules où avaient été détenus les Patriotes. Avec l'arrivée du millénaire, j'ai accroché définitivement le tablier et l'habit noirs.

*

J'ai quitté Montréal – et le Québec - à la mi-décembre 2004. J'ai tenu à faire le voyage par la route. Je me suis arrêté à Québec pour y passer quelques jours. Une escale s'imposait pour les Fêtes à Rivière-Verte, avant de m'installer pour de bon à Moncton.

*

Alphonse Allais écrivait qu'*Il faudrait déménager les villes à la campagne*. C'est fait, Moncton est une ville à la campagne. À Moncton, dès qu'on descend de l'avion ça sent les résineux, l'argile et le pain. Les résineux qui bordent les marais ; ça sent la vase quand la marée descend la rivière Petitcodiac, deux fois par jour ; et l'odeur du pain au centre-ville.

*

J'ai ressorti mes truelles d'archéologue, je me suis remis à gratter la terre, d'une autre façon. Le paysage de Grand-Pré, le bassin des Mines, les archives familiales, tout est là pour satisfaire ma curiosité intellectuelle, et pour que je me consacre à la traduction en français moderne de documents militaires anglo-saxons du 18^e siècle, plus précisément les journaux militaires écrits par les principaux acteurs de la Déportation de 1755. J'ai mis au point une méthode d'archéologie littéraire adaptée à mes recherches et configurée selon mes intérêts comme lecteur et écrivain, comme quoi rigueur et créativité vont de pair *quand on est un poète parmi les érudits et un érudit parmi les poètes*, pour reprendre l'heureuse formule de Jonathan Roy.

*

Pierre Ouellet a mentionné le projet qui me retient depuis quelques mois, l'écriture de *L'isle Haute : En marge de Grand-Pré*. Il s'agit d'un livre où la poésie entretient un dialogue impromptu avec ses voisins que sont l'essai, le récit et le document

historique, un livre écrit par un mémorialiste de la parole. C'est une autre histoire à suivre.

*

Voilà où en est l'homme de lettres que vous recevez cet après-midi au sein de votre Académie, très chers collègues et amis du Québec. Cet homme ignore si les histoires qu'il vous a racontées auront su vous convaincre qu'il mérite les honneurs de l'Académicien que vous avez fraternellement reçu parmi vous ; sachez qu'il vous en remercie et, comme le feu qui dure, il se fera toujours un devoir d'en être digne.

Serge Patrice Thibodeau